



MAISON

Le peintre de 36 ans **Mathieu Cherkit** vient de passer dix ans dans son motif de peinture, sa maison familiale de Saint-Cloud, et propose une chef-d'œuvre quatrième exposition personnelle à la galerie Jean Broly en septembre. Bilan.

Propos recueillis par **THOMAS LÉVY-LASNE**

CitizenK Homme: Une des spécificités de votre peinture depuis dix ans, c'est votre habitat.

Mathieu Cherkit: Oui, je peins mon environnement. Il y avait dans cette maison un fort potentiel qui m'a aidé dans ma pratique. J'habite ici avec ma grand-mère, ma mère, ma femme et mon fils. Mon grand-père est décédé entre-temps. Mes grands-parents étaient pharmaciens. C'est un endroit très familier, je venais là enfant. J'ai fait des réaménagements à l'étage, comme la toiture, l'électricité. J'ai fabriqué deux ateliers dans le jardin, un pour moi et un pour ma femme. Il y a un côté fantasmé de la maison bourgeoise du XIX^e avec beaucoup de cachet,

des carrelages magnifiques. Les maisons Bouygues, Orpi et compagnie, dans cent ans, il faudra les raser. J'aime bien peindre du bordel disposé en autel, du bric-à-brac lié aux formes et aux couleurs. Ce qui me plaît, c'est que bien souvent je ne fabrique pas les compositions. Ce sont les autres qui posent quelque chose là, moi-même je laisse trainer n'importe quoi, jusqu'à ce qu'il y ait une accumulation de merdes. Je suis le simple observateur d'un terrain de jeu. La maison est comme un gisement de pétrole.

Vous peignez toujours sur le motif, dans la pièce même?

Je dessine au feutre dans des carnets, je pose

plein d'idées, de cadrages différents. Je remplis le carnet en vue d'une exposition, ensuite je choisis les dessins qui me plaisent en fonction des formats, d'un corpus de peinture. Très souvent, je commence le tableau au milieu de l'escalier, ou de la cuisine, d'une chambre, des autres habitants. Le problème, ce sont les histoires d'odeurs, de logistique, ça sent fort...

Comment fabriquez-vous un tableau?

D'abord j'étale de la peinture de manière conséquente, je colle des trucs dessus pour avoir des aspérités en fonction du sujet, je modèle un peu la peinture, c'est très abstrait. J'aime bien quand ça déborde de la toile. Ça donne un côté archive, fragment, comme à Herculaneum. La peinture devient un espace total. Ensuite je structure le tableau, je racle, j'épaissis, ça devient un tableau trop expressif. Et puis, plus ça va, plus c'est léger, dilué, j'entre dans les détails, les lumières. L'évolution de ma peinture se trouve dans la lumière qui devient plus précise, plus subtile. Il y a davantage d'atmosphères différentes.

Comment gérez-vous le problème des changements de lumière quand vous peignez sur le motif?

Quand on peint à la lumière naturelle, ça change toute la journée, alors l'idée est de travailler chaque morceau au même moment. Et tous les jours, de recommencer par le même endroit. Par exemple les deux premières heures ce sont les marches, ensuite la porte, etc. L'emmerdement c'est quand un jour il fait très beau, le lendemain très gris. Enfin, il y a des variations.

Je crois que vous avez trouvé votre peinture, votre style, après un passage à Leipzig.

Oui, c'était un échange avec les Beaux-Arts de Nantes où ma peinture était un peu raillée. À l'époque, je faisais des inventaires d'images que je stockais, comme des collages avec des minotaures. À Leipzig, j'ai abandonné la peinture

TERRITOIRE

Du 8 septembre au 20 octobre 2018
Galerie Jean Brolly
 16 rue de Montmorency, Paris III^e
 Mardi-samedi, 11h-19h

←
Big bang, huile sur toile,
 200x380 cm, 2013

←
Solar Garden, huile sur toile,
 162x228 cm, 2016

↓
Double humide #7, encre sur papier,
 115,5x114 cm, 2016



d'après photographie. Prenons les œuvres de Matisse ou d'autres, il n'y a pas vraiment de sujet. Cela consiste à mettre de la couleur, un motif. C'est un truc élégant, beau, sans véritable narration. Je suis rentré de Leipzig en 2009, et quand j'ai réalisé ma première peinture dans le jardin familial, c'était subitement beaucoup plus intéressant. J'ai passé toute ma cinquième année des Beaux-Arts de Nantes à peindre à Saint-Cloud. Après, il y a eu une énergie de taré.

Une énergie encadrée par votre galeriste Jean Brolly...

J'ai été sélectionné en 2010 pour le Salon de Montrouge que dirigeait Stéphane Corréard, où je montrais des peintures de mon diplôme des Beaux-Arts de Nantes. Jean Brolly m'a acheté une toile avant de me cadrer puis d'acquiescer d'autres tableaux. Il m'a vendu du rêve et de la sécurité. C'est quelqu'un de très important dans ma vie. Il m'a permis d'être beaucoup plus... ascétique. Surtout depuis qu'il y a mon fils. Je me lève à 7 heures, je l'emmène à la crèche, je traite mes mails, et après je bascule à l'atelier où je travaille jusqu'à 18 h 30 ou 19 heures, souvent plus tard. L'atelier est l'endroit où je me sens le mieux au monde.

Que pensez-vous des institutions culturelles en France par rapport à la peinture contemporaine ?

Il y a peu de choses au regard de la vitalité du moment. Un artiste a besoin d'exposition dans des institutions publiques, mais nous manquons clairement de représentation. Le problème devient une question de reconnaissance si on n'a pas un CV rempli d'institutions. Alors on peut rapidement se faire ringardiser face à des artistes ayant d'autres pratiques.

Vous ne regardez pas trop la peinture contemporaine ?

Si, si, je sais ce que tout le monde fait ! ■

TÉMOIN

